

### **Accompagner grâce au vivant Vingt-cinq ans d'animation et de médiation par la nature**

Animatrice nature, formatrice de travailleurs sociaux et d'acteurs éducatifs, j'interviens depuis 20 ans dans le cadre des médiations éducatives proposées par l'Institut régional du travail social de Reims. Mue par des valeurs d'éducation populaire, je travaille également avec des enfants, des adolescents, des adultes et anime des sorties et des ateliers de création et d'expression dans et avec la nature. Avec le temps, mes pratiques et approches ont évolué. Je laisse de plus en plus d'autonomie aux personnes accompagnées et je m'efface derrière la forêt, la nuit, la cabane, le ruisseau, le jardin, le parc urbain... de formidables tiers pour favoriser la rencontre de soi, de l'Autre et de son environnement. J'invite les personnes à vivre des expériences de nature et à en tirer leurs propres leçons de choses.

#### **Quand la nuit fait tiers**

Tous sont partis. Un à un. Marcher seuls dans la nuit, dans une forêt ardennaise. J'ai assuré un départ échelonné et nous nous retrouverons tous au bout du chemin. Seule une étudiante hésite à le faire. Qu'à cela ne tienne ! Je pars juste devant elle sur le chemin forestier. C'est un sentier rectiligne bordé d'épicéas qui forment des sortes de jalons, des repères dans la nuit ; un sentier que nous avons par ailleurs déjà emprunté tous ensemble avant que la nuit tombe. J'avance tranquillement. Plus que jamais, je suis à l'écoute. À l'écoute de la forêt qui m'entourne pour me repérer malgré l'obscurité, à l'écoute de l'étudiante qui me suit. Je lui ouvre le chemin. Elle met ses pas dans les miens. Je suis la proue d'un bateau dans lequel elle navigue. Je suis présente, mais elle est autonome derrière moi. Je la précède, mais c'est comme si j'étais à ses côtés. Elle ne peut pas m'imiter, car elle ne me voit pas. Elle peut en revanche agir pleinement malgré sa crainte, car elle me devine, elle me sent devant elle. Je suis dans le sentir. Mon être-au-monde s'ouvre au monde... et je lui montre que c'est possible (Maldiney évoqué par Rigaud, 2016). Elle apprend à marcher dans la nuit et moi je continue d'apprendre à accompagner dans la nuit.

Le dictionnaire du Centre national de ressources textuelles et lexicales (1) propose comme première définition du verbe accompagner « se déplacer avec un être animé ». C'est ce que j'expérimente au sens propre avant même que de « servir de protecteur ou de guide », autre définition proposée. Mais je ne suis pas seule à accompagner... La forêt, ses arbres, son sol chaotique, ses animaux, son souffle, la nuit, leur puissance imaginaire et archétypique sont à mes côtés, à nos côtés. Lors d'une sortie nocturne en milieu naturel, la forêt, la nuit, la marche sont des médias, des tiers sur lesquels je m'appuie pour accompagner les personnes. Je m'efface (sans disparaître tout à fait) pour laisser place à la relation qui s'instaure entre la personne et la nature. Alors intervient le pouvoir formateur de l'environnement, des éléments non humains que l'on nomme écoformation (du grec *oikos*, habitat), terme que l'on doit à Gaston Pineau (Professeur en sciences de l'éducation) dont le travail de recherche a été prolongé par les travaux de Dominique Cottureau (Professeur en sciences de l'éducation et formatrice en éducation à l'environnement). « L'écoformation désigne la formation que chacun reçoit par contact direct et réfléchi avec l'environnement, cet habitat qui nous contient et dans lequel nous puisons non seulement nos ressources biologiques vitales, mais aussi psychologiques et mentales. » (Cottureau, 2017)

Lors de cette sortie nocturne animée à l'occasion d'une semaine de médiation éducative nature dans les Ardennes, j'ai permis à des étudiants en travail social de Reims d'entrer en relation avec la nature, pour qu'advienne la rencontre avec l'Autre et avec soi. Dans cet entre-deux entre la personne et la nuit forestière, des capacités se révèlent, des compétences se construisent, des prises de conscience opèrent : la perception, la motricité, la dextérité, le déplacement, l'orientation, la confiance, la conscience de soi, être humain parmi d'autres, vivants ou non vivants, éléments constitutifs d'un écosystème. Je pense que la nuit occupe tellement de place en nous, dans et autour de notre corps de même que dans notre psychisme et notre inconscient collectif, qu'elle nous oblige à reconsidérer la place qu'on occupe en tant qu'humain. La nuit pourrait donc aider à passer d'une logique anthropocentrée à une logique plus éco-centrée.

#### **S'ensauvager grâce à la cabane**

Je marche sur une route forestière de la Montagne de Reims. J'entends de grands cris « sauvages ». Je souris... Ce sont les étudiants que j'encadre cette semaine. Je les ai invités, en petits groupes, à vivre et

développer en autonomie un projet de leur choix. Ils ont commencé à réfléchir à leur projet la veille, en salle et nous voici maintenant tous en forêt. Ils ont exploré les environs, évalué l'étendue des possibles et chaque groupe s'est ensuite approprié un petit espace de forêt pour y mener son action. Quant à moi, après avoir mis du matériel à disposition, après avoir papillonné quelque peu de groupe en groupe pour prodiguer quelques conseils et m'assurer que le cadre proposé-accepté est respecté, je prends un peu de distance et les laisse vivre leur aventure, leur expérience de nature. Un des groupes a choisi de fabriquer une cabane. Même si je m'étonne souvent de ne pas en voir aux abords de mon village, la cabane est à la mode depuis quelques années. Des familles vont y passer leurs vacances. Des écrivains vont s'y isoler. Des artistes ou entrepreneurs en aménagent une dans leur jardin. Bien au-delà de ce concept à la mode, la cabane, autre archétype, fait partie de la culture de l'éducation à la nature. C'est à mon sens un incontournable de l'éducation populaire et des cohortes d'animateurs de colonies de vacances en ont construit avec les enfants qu'ils encadraient. Les cris sauvages que j'entends sont donc poussés par les étudiants du groupe cabane. Tout occupés par le moment fort qu'ils vivent, ils se prennent pour les membres d'une tribu d'hommes et de femmes des bois. Ils font comme si, ils font semblant. Pas si loin de leur enfance, les voilà à jouer dans un espace symbolique comme ils ont pu jouer dans les coins marchande, cuisine ou bricolage de leur école maternelle. « La cabane comme habitat, qu'elle soit de l'ordre de la coquille, de la hutte ou du nid, renvoie toujours à quelque récit fondateur qui se rejoue à travers elle. Cet espace potentiel peut fonctionner comme une aire transitionnelle qui remplit une fonction de passage entre l'attachement à la mère et d'autres objets de l'environnement. » (Bachelart, 2010) À peine cachés dans le sous-bois, à quelques dizaines de mètres de la route et du parking, ils se sentent pourtant seuls au monde et jouissent d'une sensation de liberté et d'ensauvagement. Alors, et on les entend de loin, ils crient. Qui les en blâmerait ? En plus de vivre cette condition d'être du dehors, ils expérimentent l'appropriation d'un territoire et la recherche de ressources. Ils se frottent et se confrontent aux éléments. Ils enjambent des ronciers, franchissent des ruisseaux, tirent et portent des branches et troncs morts, marchent en équilibre sur des ponts de fortune. Au milieu de ce monde indifférencié de « verdure », comme ils le nommaient jusqu'alors, ils apprennent la nuance, ils donnent du sens à ce qui les entoure, ils organisent le chaos. Ils ne nomment pas les éléments par leur nom scientifique. Ils les affublent de termes qu'ils inventent en fonction de l'usage qu'ils vont donner aux matériaux. « Qui peut me rapporter encore du bois noir facile à scier ? J'en ai besoin pour finir les murs ! » Ils se créent un langage, un monde, un espace-temps qui leur appartient.

Ce jour-là se terminera cependant pour un étudiant à l'hôpital. En sautant pour franchir un petit ruisseau, il s'est mal réceptionné et s'est foulé la cheville. Deux étudiants l'ont accompagné aux urgences. Je les imagine encore tous les trois, couverts de la terre des bois, les ongles noirs et les chaussures boueuses (mais aussi le sourire aux lèvres et la tête pleine de souvenirs) côtoyer les draps et couloirs blancs et aseptisés d'un service hospitalier. Ce type d'événements ne me décourage pas, mais m'amène à réfléchir toujours plus le cadre que je propose, la confiance que j'accorde, les limites que je fixe, les conseils que je dispense. Car être éducateur (animateur, formateur, enseignant, parent...), c'est prendre des risques éducatifs. En permettant aux personnes accompagnées d'accéder à leur désir, via la pédagogie de projet et la médiation par la nature, je prends des risques. En leur accordant ma confiance, en leur permettant d'agir en autonomie, je prends des risques. Le risque qu'ils se blessent, mais aussi le risque qu'ils s'émancipent ! Je me souviens ainsi d'une fin de séjour nature que j'avais encadré pour des enfants de 9 à 12 ans. Courant vers son père qui venait la chercher, une fillette, toute à sa joie, s'est empressée de lui dire « J'ai dormi toute seule dans les bois ! ». Et le père de venir aussitôt me trouver, le regard furieux et les poings serrés ! Heureusement, les parents étaient invités à partager avec nous un buffet convivial. Cela m'a permis de raconter au père, avec mon langage d'adulte, comment sa fille avait pu vivre la riche et inoubliable expérience de dormir avec ses copines dans les bois, la nuit, dans la cabane qu'elles s'étaient construites elles-mêmes. J'ai pu dire aussi tout ce que j'avais mis en place pour que le cadre soit sécurisant (et non sécuritaire) et comment un collègue animateur avait bivouaqué tout seul à quelques encablures de la cabane des fillettes pour veiller, à distance, sur leur aventure nocturne. Ce cadre que je mets en place pour que tout se passe pour le mieux n'est évidemment pas toujours consciemment perçu par les personnes accompagnées. Il leur permet d'agir sur l'instant (et d'avoir l'assurance et la confiance pour le faire), mais ne fabrique pas de souvenir spécifique. Ce qui laisse des traces, ce sont les expériences vécues et le sentiment d'avoir grandi au contact de la nature.

### **Les pieds dans le ruisseau, suivre le fil de sa vie**

« J'ai perdu une de mes bottes ! ». L'étudiante qui s'esclaffe ainsi fait partie d'un groupe qui, dans le cadre d'une démarche de pédagogie de projet proposée lors d'une semaine de médiation éducative nature, a choisi, avec les autres membres de son groupe, de s'intéresser aux ruisseaux forestiers. Trois jeunes femmes, après

avoir repéré les ruisseaux les plus proches du secteur sur une carte topographique, se rendaient sur place et, munies de leurs bottes, suivaient ou remontaient les ruisseaux... Juste pour le plaisir, à la façon de Gaston Bachelard (1991) : « Mon plaisir est encore d'accompagner le ruisseau, de marcher le long des berges, dans le bon sens, dans le sens de l'eau qui coule, de l'eau qui mène la vie ailleurs, au village voisin. » En suivant un ruisseau, on s'interroge sur le sens d'écoulement, sur la rive droite et la rive gauche, sur l'amont et l'aval. On expérimente la plasticité du sol (au risque d'y laisser sa botte !). On se fait ingénieur des ponts et chaussées pour improviser des ponts et passerelles et slalomer d'une berge à l'autre. Le ruisseau devient un fil conducteur que l'on suit. Nul besoin de s'interroger sur le chemin à emprunter ni la destination : le cours d'eau est là pour organiser l'espace et remplir une portion de notre temps. En suivant un ruisseau à plusieurs, on se découvre, on coopère, on se confie, on négocie. Le ruisseau structure l'espace, le temps et la relation. Les cours d'eau sont d'autres formidables médiateurs pour favoriser la relation des personnes avec la nature et conforter ou enrichir leur sensibilité. Quand j'étais enfant et adolescente, j'ai moi-même participé à des camps et chantiers organisés par des structures d'éducation à la nature. Lors d'un de ces séjours, nous avons fabriqué des radeaux puis, pendant quelques jours, nous avons descendu le cours de l'Ain sur nos embarcations de fortune. Le soir, nous bivouaquions sur les berges, à la belle étoile, un feu nous unissant pour apprivoiser la nuit. Le périple n'a pas duré longtemps ni ne s'est avéré périlleux. J'en garde pourtant un souvenir de grande aventure, digne des équipées qu'on peut faire dans le Grand Nord canadien. C'est riche de ces expériences de nature que je permets à mon tour à des enfants, des adolescents et des étudiants en travail social de vivre de belles immersions dans la nature.

Et les ruisseaux et rivières permettent cette immersion ! On peut les suivre, mais on peut aussi passer de longues heures, amarrés à leurs rives, sans aucune notion du temps qui passe. Munis de simples égouttoirs de cuisine, pêcher la petite faune du ruisseau pour l'observer avant de lui redonner la liberté : gammares, larves d'éphémères, de perles, de demoiselles... Les pieds dans l'eau, fouiller parmi les cailloux du fond de la rivière pour y dégoter quelque trésor à collectionner : des fossiles, du verre poli, des émaux vestiges d'une fabrique artisanale située en amont et même parfois, des pépites d'or ! Sans oublier la quête des meilleures pierres plates pour réaliser d'exceptionnels ricochets.

### **La nature pour (se) créer**

« Tu ne m'as pas reconnu Juliette, mais c'est grâce à toi que j'en suis là aujourd'hui. » J'assiste à des rencontres de professionnels de l'éducation à l'environnement dans le Sud-ouest de la France. Dans le programme de cet événement, une respiration créative a été ménagée et je me suis inscrite à un atelier argile. C'est le jeune homme qui l'anime qui s'est adressé à moi de la sorte. Il m'en dit plus. Enfant, il a participé à des séjours au Centre d'initiation à la nature de Boulton-aux-Bois, dans les Ardennes, où je travaillais. Lors de ce séjour, munis de bûches et de seaux, nous avons ramassé de l'argile dans le lit d'un ruisseau. Avec cette terre, portée à bout de bras puis quelque peu épurée, nous avons créé et façonné des objets utilitaires ou modelé des animaux et des formes plus abstraites. Ce jeune homme est désormais potier-céramiste, anime des ateliers de modelage, s'implique dans le monde de l'éducation à l'environnement. On n'a pas toujours l'occasion de rencontrer, 15 à 20 ans après, des personnes que l'on a croisées, accueillies, accompagnées durant leur enfance. Je suis émue par ce témoignage, mais surtout confortée dans l'action que je mène, celle qui vise à favoriser le contact des personnes avec la nature et à permettre leur émancipation. Sensibiliser à la nature, faire créer avec la nature, c'est agir pour aujourd'hui, mais aussi pour demain. Au-delà d'objectifs pédagogiques à très court terme, cela permet de travailler à plus grande échelle en semant des graines, en faisant naître des vocations, en initiant des parcours de vie. Le vivant pour la vie !

Un jeune garçon est muni d'un panier. Il multiplie les allers-retours entre une partie de chemin où il a dégotté une réserve de cailloux blancs et un espace où d'autres enfants sont en train de dégager une portion de sol forestier. C'est là qu'il déverse sa cargaison de cailloux blancs avant de partir en chercher d'autres. Lui, il est le pourvoyeur de matériaux, les autres disposent les matériaux et donnent naissance à un immense clown. Tous œuvrent collectivement. Ailleurs, un père et son fils, les pieds quasiment dans le ruisseau, sont en train d'aménager un « pont de lutins » et une balançoire au-dessus de l'eau. Plus loin, une mère et son fils créent une « sorte de jardin japonais » me dit l'adolescent qui a planté des tiges de bois dans le sol. Un groupe mêlé d'enfants et d'adultes, conquis par le jaune des pissenlits qu'ils ont cueillis, s'attèle à la composition d'une grande libellule. Quelques jours plus tard, j'animerai dans ce même bois péri-urbain une balade Contes et nature et le chemin résonnera de contes populaires sur les arbres. Toutes ces animations entrent dans le cadre d'une démarche de sensibilisation et de création de liens entre les habitants d'un quartier et le bois qui jouxte leur quartier. Dans la nature, il est possible de croiser et alterner différentes médiations éducatives. La nature est une médiation à part entière, mais on peut lui marier des médiations artistiques et culturelles :

les arts plastiques (modelage, land-art, marionnette), l'écriture, la lecture, le conte, l'expression corporelle... Ces médias sont des portes d'accès à la nature, des occasions de rencontre. Le land-art, tendance de l'art contemporain qui s'exerce dans et avec la nature, est une approche intéressante. Lorsque je mène des ateliers de land-art, j'aime tout d'abord mettre à disposition des paniers d'osier et inviter les personnes à collecter des objets, des éléments naturels. Elles renouent ainsi peut-être avec leur âme de chasseur-cueilleur. Et les paniers d'osier se font médiateurs, s'inscrivent dans une triangulation : entre les personnes accompagnées et moi, entre les personnes et la nature, entre les personnes elles-mêmes.

Réaliser une œuvre de land-art, c'est sentir l'environnement, c'est parcourir et explorer l'espace, c'est porter son regard sur d'infinis détails, c'est toucher, caresser des matières. C'est récolter, collecter, collectionner. C'est discriminer, trier, classer, organiser par couleur, par taille, par texture. C'est préparer le terrain et préparer les matériaux. Et puis c'est assembler, disposer, aménager, agencer selon des critères consciencés ou pas, avec une recherche esthétique ou pas. Lorsque l'on crée une œuvre à plusieurs, c'est faire avec et c'est se partager les tâches, de façon explicite ou implicite. Il y a les personnes qui parcourent et sillonnent un immense territoire, partant au loin, comme à la recherche de l'objet rare. Il y a les personnes qui ne s'éloignent pas, qui trouvent toutes leurs ressources à proximité. Il y a celles qui restent au plus près de l'œuvre, mettant en scène les objets rapportés voire passant commande d'autres matériaux. L'atelier de land-art, à son échelle de temps et d'espace, inscrit l'humain dans son territoire et pose les bases d'une civilisation où chacun se fait une place.

### **Du jardin peuvent jaillir les mots**

Suant à grosses gouttes et transportant sur les semelles de mes bottes de grosses quantités de boue, je manœuvre la brouette, apportant sur le tas de compost du fond du terrain, des mottes de terre et de gazon que nous dégageons pour aménager une nouvelle parcelle de jardin. Ça dépoté ! Et je peine à suivre. Monsieur R. abat un travail considérable. Il faut dire que le jardin est son univers. Chez ses parents, où il vit encore malgré la quarantaine largement dépassée, c'est lui qui bêche, laboure, sème, plante, repique, désherbe, taille, arrose, récolte... Monsieur R. est alors bénéficiaire du RMI et j'anime chaque semaine des ateliers de remobilisation pour un centre médico-social. Un collègue propose en parallèle des actions de rénovation de la grange traditionnelle qui se trouve sur le même terrain : fabrication de torchis, d'enduits, de peinture à base de pigments naturels, d'un four à pain... Le jardin, le jardinage, le bricolage, la rénovation sont des supports et prétextes à la socialisation et à la remise en projet. Tout ce que nous proposons s'inscrit par ailleurs dans une logique de relocalisation de l'économie... économie au sens premier de gestion de la maison.

Les personnes que nous accompagnons vivent de façon précaire, en milieu rural, souvent sans voiture ni permis. La plupart ont plus de 50 ans et des histoires de vie qui font dire d'elles que ce sont des personnes « cassées par la vie ». Mon collègue et moi vivons aussi, chacun de notre côté, dans une certaine précarité, mais c'est une précarité choisie, façon « simplicité volontaire » (sans pour autant se revendiquer de Pierre Rabhi) et animée par des valeurs écologistes et humanistes. Les personnes que nous accompagnons nous prennent pour des hurluberlus ayant fait de drôles de choix de vie. Elles ne se sentent pas véritablement concernées par ce que nous leur faisons vivre et expérimenter. Peu d'entre elles repartent chez elles avec des légumes à cuisiner quand nous nous partageons les récoltes. Elles jouent le jeu lors d'un atelier cuisine où nous expérimenterons des recettes à base de courges... mais n'osent pas s'aventurer à goûter la tarte sucrée au potimarron que nous avons confectionnée ! Je suis confrontée à ma propre naïveté. Née dans un milieu plutôt populaire et issue de l'immigration méditerranéenne, j'ai grandi dans une famille où la nécessité poussait, loin de l'actuelle mode du DIY (Do it yourself), à faire par soi-même : jardiner, cuisiner, tricoter, coudre, fabriquer, réparer, raccommoder, réutiliser, recycler... Il me semblait logique et bienvenu de partager ma pratique avec des personnes bénéficiant des minimas sociaux. C'était nier l'étendue de la faille qui s'est creusée entre les humains et la nature, entre les humains et leur capacité d'autonomie et d'inventivité. Les Trente glorieuses, la société de consommation et les inégalités toujours plus grandes qu'elles engendrent sont passées par là ! Je ressens là les limites de mon action, en tout cas si l'on considère l'éducation à l'environnement seulement comme une éducation POUR l'environnement visant à faire adhérer les personnes à des opinions ou des modes de vie écologistes. Si l'expérience que l'on propose de vivre aux personnes accompagnées est trop connotée politiquement, trop chargée de messages à transmettre et de leçons à donner, il me semble que la résistance s'installe et que l'action ne porte pas ses fruits. Je préfère proposer des expériences plus neutres (mais tout aussi fortes) où les prises de conscience opèrent tranquillement, dans le respect des personnes et de leur singularité, les saisissant là où elles en sont, ni plus ni moins.



Je suis harassée par le maniement de la brouette. Je propose à monsieur R. de faire une pause. Il continuerait bien, mais il acquiesce et nous arrêtons de désherber, prenant la pose, façon cantonniers de bord de route, debout près de l'outil planté dans la terre, les mains sur le manche et le menton reposant sur les mains. Et c'est là que je parviens à parler avec monsieur R. Dans ces instants fugaces, il accepte de répondre à mes questions, ne fuit pas mon regard, parle un peu de lui, sourit, se confie presque. Une complicité éphémère s'instaure entre nous, facilitée par le jardin, le travail de la terre, l'effort partagé. Lorsque nous réunissons les personnes en salle pour recueillir leur point de vue, évoquer les projets à venir, faire des bilans, monsieur R. ne s'exprime jamais. Même chez lui, lors des visites de l'assistante sociale, il reste mutique. Seuls le jardinage et la complicité des travaux au grand air font jaillir quelques mots. Là, je reconnais l'immensité des possibles de l'éducation PAR l'environnement, une éducation centrée sur la personne, qui se fixe comme objectifs de favoriser la rencontre, de faire évoluer les personnes, de les faire échanger, se découvrir, se livrer, se (trans)former. Devenant sujets de leur propre vie, les personnes peuvent faire leurs propres choix, imaginer leurs propres solutions.

### **Cueillir laisse des traces indélébiles**

C'est le matin, et j'anime un atelier d'expression et de création dans une maison de retraite. Il fait beau. Nous avons aménagé un espace dans le jardin pour y vivre cet atelier dehors. Sur des tables de jardin, le matériel est prêt de même que le café rituel qui débute chaque séance. Nous sommes allées chercher les résidentes qui participent à cet atelier d'expression hebdomadaire. J'accompagne madame D. Je pousse son fauteuil roulant. Nous sommes sur une allée en macadam et je m'apprête à bifurquer vers la droite pour traverser la pelouse qui mène à l'espace aménagé. J'ai cependant l'impression qu'une autre force que la mienne dirige le fauteuil. C'est comme si le corps de madame D. était tout entier tendu vers le côté opposé, comme si madame D. se tenait à la proue de son fauteuil et qu'elle le dirigeait elle-même. Alors, je suis la tendance, je me laisse convaincre... sans qu'aucun mot n'ait été échangé, comme souvent avec madame D., je pousse le fauteuil de l'autre côté. Nous nous retrouvons ainsi tout près d'un des rosiers du jardin. Ce sont les roses qui ont attiré madame D. ! Nous les regardons... Et puis, je vais chercher un sécateur dans mon matériel, je coupe une rose et la glisse dans une boutonnière du chemisier de madame D. Ainsi, elle peut la voir et la sentir en même temps. Son visage rayonne. Nous rejoignons les autres participantes. Après le café, je les invite à créer à partir d'éléments naturels que j'ai apportés : pommes vertes, coquilles d'escargots, pommes de pin, morceaux d'écorces, bois flotté, etc. Chacune peut créer sur la portion de table en face d'elle, mais il faut trouver quelque chose de commun pour le centre de l'œuvre. Et c'est naturellement à la rose que revient cette fonction... Mais j'irai, en fin de séance, cueillir une autre rose pour en orner de nouveau l'habit de madame D. Et c'est ainsi paré qu'elle assistera au repas du midi.

Cueillir semble être un plaisir partagé. Cela nous ramène certainement au temps où les humains étaient nomades, ou à peine sédentarisés, et qu'ils cueillaient et chassaient pour trouver leur pitance. Mais c'est peut-être là une image d'Épinal. En ces temps-là aussi, les grands prédateurs sévissaient et les moments de cueillette devaient se vivre dans un état probable de stress et d'hypervigilance, l'œil aux aguets, l'oreille attentive au moindre bruit. Alors, moins loin de cela, les cueillettes nous ramènent peut-être juste à l'enfance, à une certaine insouciance, à une juste curiosité, où nous confectionnions des bouquets de fleurs, accompagnions nos grands-parents aux châtaignes et aux champignons et prenions plaisir à faire des collections de trésors de nature. Ce genre de souvenirs est en tout cas très courant chez les étudiants en travail social que j'interroge en début de semaine de médiation éducative nature. Alors, il me plaît de proposer des situations où ils vont pouvoir retrouver le plaisir de la cueillette. Et parfois, ce sont eux-mêmes qui en font le choix quand ils décident de s'intéresser à la cuisine sauvage. « Soupe à l'ortie, purée de plantain pommes de terre, verrine de fromage blanc sur lit de croquants à l'aspérule odorante et son coulis de fraises des bois » : voilà le menu qui a d'ailleurs un jour été mitonné par un groupe d'étudiants. Et nous nous sommes doublement régales. Plaisir gustatif et plaisir de consommer un repas concocté à partir d'aliments patiemment récoltés dans la nature puis transformés à l'orée des bois.

Quelques années auparavant, j'avais été amenée à encadrer une classe de découverte pour des enfants de CP-CE1 sur le thème de l'alimentation. Pour ce séjour, j'avais imaginé une progression calquée sur l'évolution de l'approvisionnement des humains en nourriture. Nous avons tout d'abord simulé la cueillette avec consommation directe in situ et sans transformation de jeunes pousses, de feuilles, de graines et de fleurs. Puis nous avons récolté des feuilles de petite oseille, de plantain et d'ortie afin de les utiliser dans du pain, de la soupe, de la purée confectionnés en cuisine et mangés en complément des repas de la cuisinière. Ensuite, nous étions allés rencontrer une habitante qui avait un potager et un poulailler ainsi qu'un apiculteur. Tous deux illustraient l'idée de l'humain qui subvient à ses besoins alimentaires en élevant des

animaux et cultivant des végétaux. Enfin, je leur avais fait manipuler et classer des aliments conditionnés, emballés, importés, transformés, achetés en grande surface. Je montrais ainsi que plus la relation entre l'humain et sa nourriture est directe, sans intermédiaire, et plus le contact qu'il entretient avec la nature est familier. Les cueillettes buissonnières et la confection de recettes sauvages donnent d'autres leçons de choses. Devoir récolter des plantes sauvages force à la prudence : il ne faudrait pas se tromper d'espèce et risquer de s'intoxiquer ! L'attention répétée portée aux plantes que l'on regarde, que l'on touche, que l'on sent avant de les déposer dans un panier, de les laver, de les préparer développe une connaissance importante des espèces collectées. Une connaissance qui dépasse la capacité à nommer, une connaissance plus intime des couleurs, des textures, des odeurs, des saveurs, une connaissance qui laisse des traces parfois indélébiles.

### **À la ville aussi !**

« C'est bien beau tout ça, mais quand on ne peut pas aller dans la nature, hein ? Quand on n'a pas de moyen de transport ou de budget pour quitter la ville, comment on fait ? » Et bien, on reste en ville. Il y a du vivant et du structurant aussi en ville. Des rivières, des parcs, des espaces verts, des flux, des fluides, du mouvement, des hommes, des femmes, des enfants, des arbres et des moineaux, parfois des brebis et peut-être même des loups, des renards en tout cas. J'ai moi-même grandi en ville. J'y ai joué dehors. « Le goût de l'herbe, les arbres, la pluie, la neige, l'espace, le temps, la vie, la mort, la terre, le feu, la presque nuit... J'ai appris tout ça en trainant dehors, de 5 à 11 ans, dans ma cité et dans le parc qui la jouxte. » (Cheriki-Nort, 2017) Chercher le vivant et la nature en ville, c'est une quête qui motive, une contrainte qui anime (au sens littéral d'insuffler la vie). Et les étudiants en travail social que j'ai pu encadrer redoublent d'inventivité et de créativité quand il s'agit de développer des projets en ville. Plusieurs années de suite, j'ai encadré à l'IUT de Tours, pour le département Carrières sociales des semaines d'éducation à l'environnement pour les étudiants en DUT animation sociale et socioculturelle. Lors d'une démarche de pédagogie de projet, un groupe d'étudiants est parvenu à construire une cabane au nez et à la barbe des gendarmes. Les gendarmes n'étaient certes pas à leur poursuite, mais menaient des recherches et une enquête en bord de Loire suite à une disparition inquiétante. Ils n'ont pas remarqué la cabane que les étudiants avaient fabriquée dans ce secteur pourtant survolé par les hélicoptères. Une cabane étonnante, en lisière d'un terrain de basket, aménagée sous le feuillage retombant d'un sureau, avec des livres accrochés aux branches, mis à la disposition des passants, en toute gratuité. Cette action leur a donné l'occasion d'expérimenter la construction d'un habitat précaire, de s'interroger sur les conditions de vie de ceux qui vivent la ville à la marge, sans domicile fixe, demandeurs d'asiles et autres vagabonds. Une autre année, plusieurs groupes avaient travaillé à distance, mais en toute complémentarité. Lors de la restitution collective de leurs expériences, en fin de semaine, nous avons vécu un moment fort sur une île de la Loire, en plein centre-ville. Le groupe cuisine sauvage nous avait concocté un repas de robinsons avant que le groupe cabane, nous invite à faire la sieste dans une hutte dressée au bord du fleuve. Après cela, le groupe land-art nous avait amenés à créer avec des éléments naturels, nous transmettant quelques techniques apprises et le groupe musique nous avait enchanté les oreilles d'un concert improvisé à partir d'instruments de musique fabriqués avec des éléments naturels. Tout se tenait, tout se répondait, les intelligences multiples alors connectées et partagées.

Si la ville permet de trouver des espaces de nature, elle est aussi un système qu'il est intéressant d'investir et de parcourir. Lasse depuis quelque temps de guider des stagiaires et étudiants pour leur faire découvrir certainement trop docilement la ville, j'ai fini par concevoir un rallye permettant la découverte autonome de la ville, et ce quelle que soit la ville. En groupes, les étudiants sont invités à prendre les transports en commun, explorer des quartiers, y mener l'enquête, y faire des rencontres, en établir une cartographie, en rapporter des échantillons, des enregistrements, des images et se forger ainsi une définition personnalisée et circonstanciée de la ville. De retour en salle, ils mettent en scène leurs collectes à la façon d'une équipe d'experts de la police. Ils peuvent aussi installer une exposition, projeter leurs photos et vidéos, faire écouter leurs enregistrements. Ils prennent ainsi conscience que la ville est un système fait de différents ensembles (habitats, commerces, industries, services, transports, humains, flux, nature, etc.) et des relations qui s'instaurent entre ces ensembles. Et c'est parce qu'ils ont vécu une expérience autonome de la ville que ce savoir s'agrège.

### **Mettre en situation de vivre des expériences**

Au début de ma carrière, je proposais des activités aux personnes avec qui je travaillais, enfants, adolescents, adultes. Je leur faisais découvrir la nature en les guidant par les bois et les villes, les sentiers et les avenues. Je voulais qu'ils apprennent des choses sur la nature, qu'ils y deviennent sensibles comme je l'étais moi-même. Petit à petit, mon vocabulaire a changé, et surtout, mes démarches et postures se sont affinées.

Aujourd'hui, je mets les personnes en situation de vivre des expériences (certes, ça fait un peu marketing... mais j'aime l'idée de l'expérience et je n'abandonnerai pas le terme aux commerçants !). J'imagine des situations pour mettre les personnes au contact de milieux (la forêt, le jardin, le parc urbain...), de médias et de médiums et j'attends que les événements adviennent, que la relation se construise, que les attitudes se transforment, que les intelligences s'enrichissent... Ma posture consiste alors à réfléchir, construire, proposer, tenir un cadre et en être garante. Ma place n'est plus la même. J'ai pris de la distance tout en étant paradoxalement plus présente aux autres. La nature, la forêt, la ville, les oiseaux, les arbres, les roses, la recette de cuisine, le land-art, la sieste dans une cabane sont pour moi des alliés, des tiers autant que des prétextes à l'émancipation, à la construction de soi, à l'individuation comme à la rencontre avec l'Autre.

Je fais vivre des expériences de nature. « [...] L'enfant vit une expérience de nature directe quand il est en contact physique avec des éléments de nature et des espèces non humaines de façon libre et non planifiée. » propose Stephen R. Kellert (cité par Fleury et Prévot, 2017). Et Clayton et Prévot d'aller plus loin : « [...] en proposant que les expériences de nature sont beaucoup plus que de simples mises en contact avec un ou des éléments de nature, mais qu'elles changent les personnes impliquées, jusqu'à potentiellement modifier une part de leur identité. » (Fleury et Prévot, 2017) J'agis dans une logique d'éducation expérientielle qui se fonde sur l'expérience vécue pour favoriser la construction de savoirs d'expérience autrement nommés savoirs chauds. Je fais ce choix, parce que je ne suis pas une enseignante chargée de transmettre des savoirs froids, mais une animatrice, une éducatrice, une thérapeute existentielle animée par le souci d'émancipation et de subjectivation des personnes. Je gage que ces expériences de nature favorisent l'acquisition de savoirs chauds qui éclaireront les personnes dans la relation qu'elles auront besoin et envie d'instaurer avec leur environnement. Il y a quelques années, j'avais pris part à une mission d'évaluation d'un dispositif public d'éducation à l'eau. Dans ce cadre, j'avais dû interroger des acteurs du dispositif. Je me souviens d'un responsable de secteur qui m'avait dit que pour protéger la ressource en eau, il fallait « dresser la population ». Il va sans dire que j'avais été heurtée par ses propos sans en être complètement étonnée. Il me semble en effet que, face à l'urgence environnementale, sociale et sanitaire ou à l'érosion de la biodiversité, la résistance que certaines personnes opposent au changement est une réaction à la façon dont ils sont considérés, envisagés par les décideurs. Si je devais être envisagée comme une « habitante à dresser », nul doute que je me rebellerai aussi... Alors que si l'on m'envisageait comme un sujet, à la façon de Levinas, peut-être me sentirai-je plus responsable et capable d'agir.

Je fais également vivre des expériences sociales. Le groupe est tiers, média, matériau. Au sein du groupe, se vivent des interactions qui amplifient la rencontre avec la nature. Et la nature elle-même favorise les relations qui peuvent naître au sein du groupe. L'humain est un animal grégaire et la nature engendre du social. C'est l'autre qui raconte ses souvenirs de nature : la pêche avec son grand-père, la traversée d'un désert, la course à pieds le long du canal bordé d'arbres, la poupée fabriquée en coquelicot, la mésange du jardin quasi apprivoisée... C'est l'autre qui agit de concert : construit la cabane, scie du bois, donne la main pour marcher les yeux fermés dans la forêt, invente un poème... C'est l'autre rencontré comme personne-ressource : apiculteur, forestier, agricultrice, paysagiste... C'est l'autre qui a une culture d'origine différente et montre : comment grimper aux arbres en un rien de temps, comment irriguer simplement le jardin, comment utiliser telle plante médicinale...

Enrichies par les expériences qu'elles ont vécues, et dont elles tirent les leçons qu'elles ont besoin de tirer à cet instant-là de leur vie, les personnes que j'accompagne sont souvent étonnées par les rencontres qu'elles ont pu faire. « J'avais peur d'aller dans la forêt, mais je me sens grandie. Construire une cabane avec les autres m'a fait grandir », a pu me dire récemment une étudiante. « Avant, quand j'allais courir dehors, je mettais toujours mon casque sur les oreilles pour écouter de la musique. Plus besoin de casque maintenant : j'écouterai la nature », s'est aussi exprimé un étudiant. Et puis, il y a les personnes que je croise des années plus tard (ou seulement quelques mois !) et qui me disent qu'elles emmènent leurs publics dehors et font des cabanes, des cueillettes, du jardin. Elles leur permettent de vivre à leur tour des expériences de nature. Et c'est important, car si la biodiversité et les ressources naturelles connaissent une érosion inquiétante, il est une autre extinction qui menace : l'extinction des expériences de nature. De moins en moins d'enfants (et d'adultes) vont dehors, dans la nature et quand ils le font, c'est de moins en moins loin, de moins en moins longtemps. De plus en plus d'études le montrent auxquelles des livres, articles et émissions de radio font écho. Et je suis par ailleurs confrontée depuis quelques années aux réticences que montrent désormais certains étudiants à aller en forêt. Avant, ce qui pouvait inquiéter, c'était de sortir dans les bois la nuit, d'y faire un bivouac ou d'y mener une itinérance de plusieurs jours. Aujourd'hui, une simple escapade de cinq heures, de 10 h du matin à 15 h l'après-midi, est déjà source de crainte. Or nous avons besoin d'expériences

de nature pour exercer notre sensibilité, construire notre identité, forger notre existence ou encore devenir conscients et responsables de ce qui nous entoure.

### Présentation auteure

Juliette Cheriki-Nort est formatrice, animatrice nature et art-thérapeute. Elle accueille et accompagne les personnes dans son cabinet, en institution ou dans la nature. Depuis 1999, elle intervient pour l'IRTS de Reims en encadrant des semaines de médiation éducative (nature, écriture, arts plastiques, contes, littérature jeunesse).

[www.cherikinort.fr](http://www.cherikinort.fr)

[juliette.cheriki-nort@wanadoo.fr](mailto:juliette.cheriki-nort@wanadoo.fr)

### Résumé

Depuis 25 ans, Juliette Cheriki-Nort invite la nature dans ses pratiques d'animation, de formation et même de thérapie. La forêt, le ruisseau, la nuit, le jardin deviennent des tiers, des médiateurs qui favorisent le contact avec la nature, la rencontre avec soi et avec l'Autre. Elle peut régulièrement observer comment des actions telles que construire une cabane (y compris en ville) ou créer une œuvre de land-art permettent aux personnes de donner du sens à ce qui les entoure, d'organiser le chaos, de s'inscrire dans un espace-temps. Elle constate également comme les expériences de contact des personnes avec la nature ont tendance à disparaître et comme une faille s'est créée entre les humains et leur environnement et leur capacité d'inventivité. Malgré tout, elle continue d'agir pour que des expériences de nature, permettent à tous, aux enfants comme aux résidents d'EHPAD, d'exercer leur sensibilité et de construire leur identité.

### Notes :

(1) <https://www.cnrtl.fr/definition/accompagner>

### Bibliographie :

Bachelard Gaston, *L'eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*, Paris, Editions José Corti, 1991, pp 11-12.

Bachelart Dominique, « Cabanes : aires de jeux libres et petits fragments de nature (artificielle) à ménager pour les enfants », in *Lettre du GRAINE*, n°19, 2010, pp. 23-26.

Cheriki-Nort Juliette, « Je suis allée jouer dehors. Une certaine géographie du bonheur », in Cottureau Dominique (dir.), *Dehors. Ces milieux qui nous trans-forment. Récits éco-biographiques nés d'ateliers d'écriture*, Paris, Editions L'Harmattan, 2017, p. 59.

Cottureau Dominique, « La nature dans l'apprentissage tout au long de la vie », in Fleury Cynthia, Prévot Anne-Caroline (dir.), *Le souci de la nature. Apprendre, inventer, gouverner*, Paris, CNRS Editions, 2017, p. 246.

Fleury Cynthia, Anne-Caroline Prévot, « De nouvelles expériences de nature pour une nouvelle société ? », in Fleury Cynthia, Prévot Anne-Caroline (dir.), *Le souci de la nature. Apprendre, inventer, gouverner*, Paris, CNRS Editions, 2017, p. 17.

Rigaud Bernard, *Henri Maldiney, la capacité d'exister*, Auxerre, Editions HD Précursions, 2016, p. 22, p. 31.